

## La bise farceuse

Rue de Siam - Brest

12 mai 2014

Annick Madec

Quand le Groupe de Réhabilitation de l'Usage de la Bise Unique Brestoïse, dit le GRUBUB, invite les sciences sociales à participer à cette farce sociale, celles-ci ne peuvent que minauser :

- Une farce, vous dites ? Voyons, mes amis, qu'allez-vous imaginer, nous, les sciences sociales, se compromettre dans un genre associé au peuple ? Une farce ? Mais tout de même ! Faire rire avec des questions savantes ? Soyons sérieux, disent les sciences sociales, plus à leurs aises avec la comédie (humaine, bien entendu !). Le genre de la bourgeoisie, de fait.

Mais bon, soit. Vous l'aurez voulu : tant pis, pour vous ! Des questions sérieuses seront donc posées au GRUBUB. Mais qui sont donc les éminents membres du GRUBUB ? Qui pose le problème ? Pourquoi est-il posé ?

Car problème, il semble y avoir, sinon, pourquoi se réunir en groupe ? En a-t-on bien le droit d'ailleurs ? Existe-t-il des groupes qui ne soient pas communautaristes ? Ou accusés de l'être par ceux qui ne voient jamais de communautarisme dans leurs propres groupes ? Surtout quand ceux-ci sont composés d'hommes – d'âge mûr – blancs – propres sur eux ? Bon, avançons. Admettons donc l'existence d'un groupe qui parle de réhabilitation. Dire réhabiliter, c'est évoquer une période antérieure durant laquelle la bise unique aurait été habilitée. Époque révolue donc du point de vue du groupe qui réclame cette réhabilitation. Ou pratique sociale en voie de disparition qu'il conviendrait de sauvegarder comme on tente de conserver le patrimoine régional. Le terme réhabilitation convoque donc le passé et le présent.

La recherche en sciences sociales affirme deux choses. D'une part, Maurice Halbwachs a démontré que la mémoire collective est une mémoire sociale. C'est-à-dire qu'il s'agit d'une construction sociale qui mobilise le passé – quitte à l'inventer un peu - pour expliquer le présent. Cette mémoire, pour exister, a besoin de s'appuyer sur des éléments matériels concrets : des lieux, des

monuments, et des symboles. D'autre part, David Le Breton, qui, s'il est spécialiste des langages du corps, et contrairement à ce que son nom indique, n'est pas un spécialiste des us et coutumes des Bretons en général, ni des Brestoises en particulier, affirme :

« La mémoire d'une collectivité ne réside pas seulement dans ses mythes et ses légendes, dans ses rites ou ses archives écrites, elle est aussi inscrite dans l'éphémère du geste ». (Le Breton, 1985 : 86)

Geste qu'il faut décrire, dépeindre, photographier, filmer, pour en garder trace. Le plan fixe interdit la comptabilité, le suivi de l'action. L'écriture, qu'elle soit poétique, romanesque, ethnographique, filmique, doit suivre le mouvement, accompagner le geste afin d'enregistrer le nombre de bises. Une, deux, trois, quatre ?

Jusqu'où doit-on remonter dans le temps pour trouver trace de cette bise unique ? Et où chercher ces traces ? Au Château ou à l'Arsenal, Cours d'Ajot, dans le huis clos des appartements bourgeois, ou dans le clair-obscur des logis à tuberculose ? Bise en famille ou bise au travail ? Privée ou publique, la bise unique ? Aristocratique ou démocratique ? Quand la bise fût-elle venue et où fût-elle adoptée ? ; telles sont les questions des curieuses sciences sociales.

Mais comment savoir ? Qui ne s'est jamais soucié de noter combien de bises Jacques-Armand Le Doré, né à Brest le 21 juin 1815, faisait à la couturière Marguerite Furcy, épousée le 16 novembre 1836 ? La réciprocité est-elle la règle entre ces époux surveillés par un commissaire de police, soucieux de savoir ce que fomentait ce « fougueux révolutionnaire » « vu causant dans le port avec deux employés de l'artifice » ? ( G.M Thomas, *Brest La Rouge*, 1989 : 44) La famille Le Doré est réputée avoir été l'âme de la Commune de Brest. Entendez commune avec un C majuscule. Car, n'oubliez pas que Brest, comme Paris, a eu ses communards. Jacques-Armand, le tonton, claquait-il une bise à Constant-Eugène, commis de marine, son neveu, quand ils se croisaient aux portes de l'Arsenal ? Combien de bises et à qui étaient réservées les dites bises de ce « simple journalier », rapidement devenu « écrivain de comptabilité », sachant compter donc, qui défendait le refus de parvenir ? Pas de bise pour le Général, Inspecteur de l'Artillerie de Marine, devant lequel refusait de se découvrir celui qu'un rapport de police désigne comme « intelligent, bonne instruction, aplomb remarquable, jaloux, envieux de toutes les supériorités sociales ou hiérarchiques ».

Le GRUBUB prend le risque de se voir étiqueter de la même manière. Probablement intelligent ce groupe qui sait si bien se servir des technologies de son siècle, des outils de communication contemporains. Instruit donc. Doté d'un certain aplomb : faire surgir une question tout à fait secondaire quand les médias nationaux observent scrupuleusement le nombre de bises auquel ont droit certaines ministres en attendant la proclamation du nouveau gouvernement aux lendemains d'élections municipales qui s'annoncent calamiteuses pour le pouvoir en place. Envieux de toutes les supériorités hiérarchiques ? Envieux, c'est le mot employé par celui qui rédige le rapport défavorable à ces rebelles à l'ordre social. Assez classique de traiter comme des enfants ceux qui refusent d'obéir.

Dire réfractaires plutôt qu'envieux, c'est employer des grands mots, c'est dire qu'on agit, gouvernés par la Raison. Avec un R majuscule, s'il vous plaît. C'est parler de conscience. Accordons donc au GRUBUB comme à Constant-Eugène le qualificatif de réfractaires plutôt qu'envieux. Car les uns comme les autres ont l'air de savoir ce qu'ils font ou faisaient. Constant-Eugène refusait de commander ses égaux, le GRUBUB refuse de voir ce particularisme local disparaître au profit d'une norme globale qui double la bise. Norme pas plus universelle que la bise unique. Il est vrai que, de nos jours, bien malin celui, celle, qui sait dire ce qui est normal ou pas. Et habile politicien, celui, celle, qui affirme savoir et parvient à décider, pour tous, de ce qui est normal. Ou pas.

Farceurs aujourd'hui ces Brestois du GRUBUB ? Turbulents, ceux de l'Arsenal de Brest, disait déjà André Siegfried, premier expert à avoir croisé géographie et fait religieux en matière électorale et qui, dans son fameux *Tableau politique de la France de l'Ouest*, publié en 1913, évoquait « l'individualisme indisciplinable de la race la moins hiérarchique qui soit » à propos de la population ouvrière brestoise. Population militaire par destination, anarchiste par tempérament, écrivait ce pionnier de la sociologie électorale.

La veuve Botéol faisait-elle une bise unique à la veuve Wandervech quand elle la recevait, en 1876, dans son salon à Recouvrance pour discuter salaires, action sociale ou descente dans la rue ? Ou erreur fatale de militante mal informée : a-t-elle un jour de tempête sociale et par mégarde mis un vent à une voisine débarquant de sa campagne, paysanne ignorant les usages de la ville et qui s'obstinait à tendre naïvement l'autre joue ? Pauvre Bécassine ! (G.M Thomas, *Brest La Rouge*, 1989 : 94) La bise se pratiquait-elle uniquement entre femmes ? Femmes qui vivaient dans l'entre-nous de quartiers bien cloisonnés ? Avaient-

elles un foulard sur la tête ces Brestoises-là ? Faisait-il pataquès le fichu qu'elles portaient peut-être plus souvent qu'à leur tour ? A partir de quand la bise a-t-elle été admise entre hommes et femmes, en terre catholique ? Et entre hommes ?

La bise unique, est-ce d'ailleurs toujours un baiser ? Les lèvres de l'un, de l'une, se posent-elles toujours sur la joue de l'autre ? Est-on, par cette bise, dans un geste d'intimité ou plutôt dans une forme de familiarité qui consiste à se rapprocher du corps de l'autre en s'effleurant les joues – ou se les cognant, les joues, - sans que les lèvres, (curieuse muqueuse, facilement moqueuse), qui dit le dedans et le dehors, ne soient mobilisées.

La bise, réputée moins distante, plus féminine, dit-on aussi, que la virile poignée de main, quand elle est unique, est manifestation de pudeur autant qu'usage de salutation. On se fait la bise familièrement, fraternellement, sans oser se toucher vraiment. Et bien souvent aussi sans se parler. Une bise pour ne pas avoir à se parler peut-être dans ce pays de taiseux ?

Ou une bise sans parole, en poursuivant son chemin, car l'on sait que l'on va se croiser et se recroiser sans cesse au cours de la journée ? Habitude conservée depuis ces longs temps partagés dans ces quartiers où l'on vivait entre égaux, entre l'influence de l'Eglise et celle des Rouges (anarcho-syndicalistes, socialistes, communistes) ? Coutume proche de celle de la grande bourgeoisie qui consiste à ne pas s'offusquer quand, dans les cocktails mondains, l'interlocuteur coupe court à l'échange pour saluer, de façon certes courtoise mais lapidaire, un nouvel arrivé. La bise unique, pas si loin, du « Comment allez-vous ma chère ? » dont on n'attend pas de réponse. Si la bise unique s'accompagne d'un « Comment que c'est ? », la coutume veut alors que l'interpellé.e marque un temps d'arrêt. Il s'agit là d'une question qui attend vraiment une réponse.

La bise unique laconique est-elle à inscrire dans l'héritage social (dans l'ADN ?) d'une ville ouvrière, dans son histoire politique, et dans une époque révolue ? A-t-elle toujours été habilitée dans toute la ville ? Est-ce Recouvrance, « quartier populaire et populeux », rive droite, « quartier indigène », selon les termes d'Yves Le Gallo, fondateur du Centre de Recherche bretonne et celtique, qui a imposé cet usage arbitraire à « la rive gauche, française et administrative, à dominante aristocratique ou bourgeoise ? » Ou est-ce le contraire ? Si l'on suit la démonstration de l'historien, difficile de croire que cet usage s'est construit d'un commun accord entre les deux rives : « (...) séparées par une rivière, par un très

petit bras de mer ; ce ne sont ni les mêmes mœurs, ni le même langage, ni les mêmes idées ; (...) ». (Les amis de Recouvrance, *Recouvrance*, 1986 : 19)

Alors deux bises pour sceller la réconciliation entre deux rives : une bise à droite pour le quartier de gauche et une bise à gauche pour le quartier de droite ? Qui sait ? Personne, semble-t-il. Car comment savoir, dans un port où les uns débarquent pendant que d'autres partent, quels usages, quelles coutumes, quelles pratiques passent des uns aux autres ?

Défendre la bise unique, est-ce refuser les normes nées de la pacification des relations sociales ? Relations sociales qui contraignent les différents groupes sociaux et différentes strates sociales à co-exister pacifiquement, à avoir les mêmes mœurs, si ce n'est les mêmes idées. Il faut « vivre ensemble », vous savez bien – vivre ensemble veut dire : ne vous disputez pas ; ne faites pas de bruit, ne vous bagarrez pas, soyez sages. Et en ce début de siècle, il semble que, sans que personne n'en ait vraiment décidé ainsi, l'usage de la double bise est majoritaire. Donc la double bise est une norme sociale : il faut s'embrasser sur les deux joues, et ce - même si c'est du bout des lèvres - pour manifester sa civilité. Deux, c'est le tarif ordinaire mais pas réglementaire. D'accord, nul n'est censé ignorer la loi. Mais, problème, aucune loi écrite ne stipule le nombre de bises à accorder et aucune loi ne précise à qui on a le droit ou le devoir d'accorder les fameuses bises.

D'où le problème : les normes sociales sont aussi farceuses que le GRUBUB. Elles dansent, changent, et virevoltent. Et sauf en régime autoritaire, normalement, on ne court pas grand risque quand on fait valser une norme sociale. Au pire, nous voilà contraints d'adresser la parole à celui ou celle que l'on verra déstabilisé.e par cette rupture dans la routine. On peut même pousser plus loin la plaisanterie jusqu'à rire, ensemble, de l'impair commis.

Les deux bises seraient maintenant la moyenne qui fait consensus. Un nombre moyen pour classes moyennes ? Et comme, de nos jours, nombreux sont ceux qui se réclament des classes moyennes, ça fait du monde pour, de fil en aiguille, imposer cette norme bécotieuse. De bises, point trop n'en faut ! Quatre ? C'est beaucoup ! Ça fait province et perte de temps. Une ? C'est étrange, déséquilibré, inégalitaire et temps suspendu. En attente de l'autre bise. Encore une perte de temps. Et le temps, c'est bien connu, c'est de l'argent ! Le temps libre : un bien précieux pour les classes supérieures, pour ces cadres payés à la tâche. Cadres qui ont appris que distribuer des bises par paquets de deux pacifie les relations

de travail. Tutoyer aussi. Appeler ses subordonné.e.s par leurs prénoms. Mœurs de Recouvrance, de la « medina », disait aussi le même Le Gallo. Mœurs adoptées par les classes supérieures pour dompter le populaire populeux. Lequel sait bien que les milieux professionnels où l'on s'embrasse aisément, à deux bises, où l'on se tutoie aisément, où le Verbe est roi, sont des milieux où règne parfois la loi du Milieu (encore une majuscule), où les rapports de force ne sont pas toujours d'une grande tendresse.

Défendre la liberté de conserver la bise unique, est-ce une exigence de fraternité et d'égalité à laquelle ne voudrait pas renoncer le GRUBUB ? Et non un signe de défiance, d'hostilité des autochtones à l'encontre des allogènes, des sédentaires à l'encontre des nomades ? Plutôt une bise pour se rencontrer que deux pour finalement se contrer ?

Peut-être que les éminents membres du GRUBUB sont convaincus que trop embrasser, c'est mal étreindre ? Peut-être souhaitent-ils la réhabilitation de la bise unique pour mieux étreindre arrivantes et arrivants, dans leur exotique contrée, dans leur village d'Astérix, ces malheureux et malheureuses qui ne connaissent pas, en ces temps de mobilité géographique quasi obligatoire, le charme, un brin désuet, de la bise unique ?